

Janine Massard

Le Jardin  
face à la France

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES  
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES  
ET PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« LE JARDIN FACE À LA FRANCE »,  
CENT CINQUANTE-SEPTIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : CHARLES CHINET, « PAYSAGE HIVERNAL », 1963  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND & CÉDRIC LAUBER, COLOR<sup>+</sup>, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-157-X  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2005 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*À Martine*

*Chaque fois qu'un vieillard  
meurt, c'est une bibliothèque qui a  
brûlé.*

AMADOU HAMPÂTÉ BÂ

1943

## MOÏSE-SAUVÉ-DES-EAUX

LE JARDIN descendait en pente douce jusqu'à la voie ferrée. Un chemin de terre le bordait sur la droite, un champ de blé sur la gauche. Entouré de vignes, le champ faisait tache : il était là pour contribuer aux besoins du pays en pain.

L'Europe était en guerre, la Suisse neutre mais encerclée.

Le vignoble, omniprésent au-dessus et au-dessous de la voie du chemin de fer, s'inclinait jusqu'au lac. La douceur des pentes était si rassurante qu'on avait peine à imaginer une ère de froidures et de vents, et, à la place des verdure, un gigantesque glacier gémissant sous les hurlements du blizzard. Même le cours de l'Histoire humaine semblait arrêté, sauf que la rive d'en face n'était plus ce qu'elle avait été depuis qu'un envahisseur s'était emparé de ce pays nommé la Savoie en France – ces mots se maintenaient au-dessus d'un gargouillement d'autres qui, je le comprendrais plus tard,

appartenait à quelque chose de plus vaste. Et quand l'heure s'échappait des clochers, elle filait entre les ceps, manquait mes oreilles : près de la mare, j'entendais surtout coasser les grenouilles, et les ailes irisées des libellules étaient plus importantes que le passage du temps ou la chute de ces bombes dont parlaient avec effroi les mères.

J'avais quatre ans.

Du monde, je ne connaissais que ce jardin, les vignes autour de moi, le champ de blé, le ruisseau qui longeait le chemin, la voie ferrée au bas du jardin, au-delà, d'autres vignes encore et, à leur pied, le lac que je voyais vivre dans toutes les phases de ses transformations. La progression des heures, la position du soleil imposaient des variantes calmes, tout en scintillements d'aigue-marine. Au stationnement des nuages répondait une brillance sombre qui donnait parfois à l'eau un aspect de plomb fondu, décor idéal pour le jour du Jugement dernier, dont parlait grand-père. L'homme avait perverti la liberté offerte par Dieu, disait-il, et ce jour-là, ce Grand Jour là, Il lui en demanderait des comptes, les méchants prendraient la direction de la Géhenne, qu'il me décrivait par le menu : c'était une terre de geignements et de maudissements, elle ressemblait à un pays bombardé où de grandes flammes poursuivaient ceux qui tentaient de s'enfuir — j'ignorais comment il savait toutes ces choses sur les bombardements, mais il en parlait avec tant de détails que je voyais un grouillement humain fait d'adultes, petits, grands ou gros, vieux et jeunes, en proie au même affolement que j'observais chez les fourmis, lorsque j'allais taquiner leur

colonie avec une branche d'arbuste. Et si les victimes des bombardements en réchappaient parfois, comme il me l'avait assuré, les âmes envoyées sur les terres de la Géhenne y restaient leur éternité, elles n'avaient aucune chance de rédemption, cette destination finale était le salaire des péchés terrestres. En revanche, les victimes de la guerre se préparaient un bel avenir céleste.

La gravité du monde, je la situais : elle commençait sur la rive d'en face. J'étais analphabète, comme beaucoup d'enfants de mon âge, mais je connaissais ce mot : la guerre. Si le temps était à une promesse de pluie, l'autre bord s'approchait, telle la loupe de grand-père s'y posant tout à coup. On distinguait des maisons, des toits de tuiles et, quand des fumées traînaient sur le paysage, il grognait : « Mauvais signe, on n'est pas à l'époque des feux de jardin, j'espère que les Allemands ne sont pas en train de leur incendier des maisons... Sale guerre. » Et la guerre, en longues écharpes blanches, se répandait sur les feuillages bien visibles, s'élevait dans l'air pour s'étaler en dentelles et s'y défaire. Parfois, un lourd bateau de fumée noirâtre se dispersait sur l'eau. Cette guerre, vue depuis le jardin, était silencieuse.

— D'ici, ajoutait-il, les grandes douleurs sont muettes.

Et ces paroles rejoignaient les vapeurs, croyais-je.

La frontière.

Quand papa n'était pas à la maison, il gardait la frontière, dans le Jura, là où les sapins sont

nombreux, entendais-je. J'aimais les sapins. Derrière la maison, au nord-est, il y en avait quelques-uns pour faire barrage à la bise, ce séchard qui empêche la poussée des légumes lorsqu'il s'éternise. Pourquoi fallait-il défendre une frontière qui était fermée ? Ces hommes nous protégeaient des Allemands, tout le monde en était sûr, sinon à quoi bon autant de sacrifices, auraient demandé les mères au foyer qui ne voyaient plus leurs maris et se débrouillaient à la fortune du pot, avec les quelques sous des allocations de compensation. Elles ne s'en plaignaient pas trop pourtant, car elles savaient que, dès la rive d'en face, la guerre avait tout désorganisé : des maris-soldats étaient morts, les femmes, les enfants et les vieillards avaient faim et froid, tandis que nous avions à manger, et, comparée à rien, la portion était estimable. Et, sur nous, pas de menaces de bombes — sauf quelques égarées, larguées par les Alliés, qui faisaient s'emboucher les trompettes de la mort. Notre rivage s'ornait de bateaux qui transportaient des passagers aux joues pleines de soleil. Durant les beaux jours, tout faisait illusion : les maisons étaient chaudes et les mines naturellement réjouies.

Ces jours-là, je les aimais plus que tout.

À part la bordure de sapins, il y avait, sur l'un des côtés de la maison, un mur accompagné d'une grande et vieille glycine qui nous protégeait des passants, assez peu nombreux à vrai dire. Au moment de la floraison, des dizaines de milliers de fleurs mauves s'imposaient avec une telle force que nous nous sentions protégés. L'extension de la glycine se prolongeait au-delà du portail d'entrée. Ses lianes emmêlées s'enroulaient, s'abaissaient,

s'élevaient encore pour former un arc et permettre aux visiteurs de le franchir de sorte que, si on laissait le temps à cet embrassement de poursuivre son avancée, elles nous serreraient un jour dans leurs bras. Ces nuées odorantes, envahies d'abeilles qui butinaient jusqu'à la soûlerie, se dissolvaient dans le ciel. Et c'est là, vers la fin de la floraison, qu'un matin de printemps 43 grand-père a trouvé, sous la glycine, un homme endormi au pied du mur, dans un creux de terre qui formait une sorte de berceau naturel. Personne n'avait jamais songé à corriger ce défaut, camouflé par l'abondance des grappes puis par le feuillage.

L'homme était français.

Durant la nuit, il avait traversé la frontière d'eau, tapi au fond du bateau d'un pêcheur savoyard, pour passer ensuite dans celui d'un Suisse, il n'y avait pas de poste de douane au milieu du lac. Il avait débarqué très tôt, s'était dissimulé dans une roselière et n'avait heureusement pas rencontré de patrouille. Le passeur lui avait recommandé de ne pas rester sur les bords mais de s'enfoncer plutôt dans le pays et d'aller du côté des vignes. Après le lever du soleil, il avait décidé de se cacher encore un peu. C'est alors qu'il avait découvert ce creux au pied de la glycine. Quelle belle cachette, avait-il pensé, avant de s'effondrer, aspiré par un impérieux besoin de dormir. Ce n'était pas très malin, mais peut-on évaluer d'un seul coup d'œil les limites du risque lorsqu'on est en fuite parce qu'on est juif? Cette glycine l'avait soudain replacé dans des odeurs qui l'avaient accompagné

enfant, la certitude d'une protection avait annihilé sa vigilance. C'était irrationnel, il le savait, mais ce qui se passait en Europe l'était tout autant.

Son implication personnelle dans cette histoire, grand-père l'a tue durant les années d'obscurcissement, il devait nous en révéler la totalité plus tard, alors que nous avions quitté la maison et sa glycine. Il l'a ressortie de sa mémoire au retour du dernier printemps qui lui était accordé, comme si les fragrances qui parvenaient jusqu'à lui l'invitaient à s'affranchir d'un geste dissimulé quand l'ordre officiel avait imposé le silence. Alors, dans la pénombre d'une pièce qu'il ne quittait plus guère, il s'est mis à nous rappeler cet homme de confession juive, échappé par miracle à une rafle ; grâce à un passeur, il était parvenu à traverser le lac et sa détermination avait été plus puissante que sa propre vie parce que, s'il l'avait fallu, devait-il l'avouer par la suite, il l'aurait fait à la nage...

Au moment de l'épisode du juif sous la glycine, grand-père, caporal de gendarmerie à la retraite, servait de secrétaire au préfet de notre district, un homme charmant, distingué, bien élevé, élégamment vêtu et qui portait en été, chose rare pour l'époque et le lieu, des chaussures en cuir souple et blanc, qui étaient le signe d'un ordre différent. Il représentait les autorités gouvernementales par une activité jamais en défaut dans les caves des vignerons. L'après-midi, M. le préfet étant au sommet de ses fonctions, grand-père devenait le maître des papiers d'identité. Il avait pris l'homme sous sa protection et l'avait placé dans une ferme, pour

remplacer tous ces bras qui manquaient à la terre en été. Ne pas aider un Français, qu'il renomma Moïse-sauvé-des-eaux, eût été impensable. Il lui plaisait d'imaginer que le manteau de Noé protégerait un descendant des douze tribus.

Comme beaucoup de monde en Suisse française, grand-père admirait Pétain : celui qui avait amené son pays à la victoire lors de la Première Guerre avait, dans sa sagesse de vieillard, agi pour le bien de son peuple en collaborant avec l'occupant, quelque vingt ans plus tard. La solution était provisoire, comme l'était la guerre. Durant l'hiver, les Allemands avaient perdu Stalingrad, ils allaient bientôt lever le siège de Leningrad, les Soviétiques les harcelaient, la brèche, autant dire, et lui, qui avait étudié les guerres napoléoniennes, ne pouvait s'empêcher de comparer la capitulation du général von Paulus avec la Retraite de Russie. Il avait compris que la défaite s'était infiltrée dans le camp de ceux qu'on avait crus invincibles. D'ailleurs, depuis que les Alliés bombardaient la Ruhr, on parlait beaucoup d'après-guerre.

Qu'est-ce qui l'avait poussé à soustraire cet homme à son destin ? Le soir, sous la lampe de la cuisine — que l'on pouvait abaisser ou relever selon ses besoins —, il passait de longues heures à éplucher le journal. Ainsi, dès l'été 42, il avait lu des phrases alarmantes à propos de juifs qui disparaissaient, c'étaient juste quelques lignes, repoussées dans des coins de page, des nouvelles de troisième ordre, sans importance, avec des mots comme « camps de

déportation et d'extermination... », extermination, ce mot qu'on utilisait pour essayer de venir à bout des rats, des hannetons et des doryphores, ce même mot pour des personnes, mais comment imaginer l'ampleur de la réalité derrière ces phrases ? Et grand-père, dont les ancêtres étaient des protestants qui avaient fui la France à la Révocation de l'Édit de Nantes, portait encore la mémoire des persécutions anciennes. Lorsqu'il était enfant, ses parents, ainsi que les frères et sœurs de son père, lui avaient parlé de la fuite de ces huguenots qui, trois siècles plus tard, en voulaient encore au roi Henri d'avoir préféré Paris à sa foi et de les avoir contraints à quitter la *doulce France* :

*Si le roi m'avait donné  
Paris sa grand'ville  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie  
Je dirais au roi Henri  
Reprenez votre Paris.  
J'aime mieux ma mie au gué,  
J'aime mieux ma mie.*

Cette cantilène, il l'avait entendue très tôt dans sa vie, chantée par sa mère et les femmes de la maison. Elle permettait aux vies ancestrales de laisser échapper un soupir qui invitait les vivants à se souvenir de cette ascendance harcelée, pourchassée au nom d'une Trinité également invoquée par ses persécuteurs. Il était né cinq ans avant le deux centième anniversaire de la Révocation de l'Édit de Nantes, s'était retrouvé jeune père de famille en

1914 – voilà une chose que mon intelligence de quatre ans trouvait inimaginable : grand-père jeune, sans cheveux blancs, avec une peau tendue, sans ces veines qui gonflaient sur le plat de la main et que je m’amusais à toucher pour voir si je parvenais à en modifier le cours. Lui, qui avait suivi attentivement les batailles de la drôle de guerre, avait été ému par ces soldats gazés, accueillis en Suisse pour s’y faire soigner ; il avait applaudi à l’exploit des taxis de la Marne et acclamé la victoire de Verdun comme une étape importante de l’Histoire de France.

— Qui se désintéresserait du pays de ses origines ? disait-il parfois en lissant sa moustache.

Enfant, il avait souvent regretté, dans l’ascendance, l’absence de volonté de retour vers ce pays aux ciels vastes et aux plaines étendues et puis, les jours ayant déroulé leur fil, il avait fait souche ici. Avec la guerre il ne regrettait rien, mais sa sœur était retournée en France pour s’y marier.

Alors cet homme, ce juif mis en danger pour appartenir à une religion qui déplaisait à M. Hitler, l’avait aidé à remonter la chronique familiale, quand son lointain ancêtre, frère de pasteur traqué et marchand drapier lui-même, avait, seul, posé le pied sur le sol genevois. Sans cet accueil, la vie, cette vie qui était la sienne aujourd’hui, ne serait jamais parvenue jusqu’à lui, ou en tout cas pas de la même manière, car beaucoup de huguenots, pour rester en France, avaient dû passer le masque du catholicisme... et même ceux qui l’avaient endossé n’échappaient pas aux contrôleurs des consciences : on perquisitionnait leurs maisons, on enlevait les

bibles, les psautiers, les recueils de prières, tout cela afin de faire cesser le culte domestique qui s'était perpétué dans la famille de grand-père jusqu'à la guerre de 14. Ensuite, on y avait moins pensé, comme si la divulgation de l'ampleur des désastres avait enlevé sa vérité à Dieu.

Redoutant les bavardages, il avait présenté l'homme traqué trouvé au pied de la glycine comme un réfugié ordinaire dont il contrôlait les papiers et personne n'avait cherché à savoir comment il avait abouti chez nous. L'amour du préfet pour les vignes du Seigneur lui avait facilité les choses. Tout autre scénario eût paru impensable.

S'il avait été heureux quand les cloches de la paix avaient sonné, il avait pleuré quand le maréchal Pétain avait été condamné à mort : comment pouvait-on s'en prendre à un grand vieillard à la voix chevrotante ? La raison d'État ne tenait-elle pas compte de la déraison de l'âge ? Qu'on l'ait gracié pour le garder prisonnier jusqu'à sa mort n'avait rien changé à sa tristesse... que j'ai comprise quelques décennies plus tard quand, lors d'un de ces débarras qui suivent les enterrements, j'ai retrouvé le portrait de grand-père à côté de celui du Maréchal : les deux hommes se ressemblaient étrangement, sauf que grand-père était plus haut de taille et sa moustache plus imposante et, quand ses yeux clairs comme l'eau de source se posaient sur vous, on s'inclinait ou on fuyait. Par la prestance, c'était lui le Maréchal.

## LÀ-BAS

DANS la mémoire que j'essaie de fouiller pour faire revivre ce grand-père, je revois l'été 43 comme une courbe de lumière cernant le jardin, avec fleurs, grenouilles, libellules, petits fruits à cueillir et sieste sous les arbres. Au-delà de cette lumière, il y a l'absence du père, mystérieuse pour moi : qu'allait-il faire sur la frontière, au milieu des sapins ? Et ces Fritz qui effrayaient le monde, d'où sortaient-ils et pourquoi les avait-on laissés arriver jusque-là ? Ce bref questionnement n'entravait pas la marche des jours tandis que des rumeurs couraient entre les ceps : il y avait près du lac, dissimulé par les vignes, un atelier de mécanique qui travaillait pour les Allemands... Les grives guettaient le raisin qui mûrissait tandis que la médiansance desserrait les dents : chacun soupçonnait son voisin de se livrer au marché noir, les murs avaient des oreilles, les espions étaient parmi nous, la cinquième colonne, fille de l'ombre, progressait à

l'insu de tous, et c'était la plus dangereuse... Grand-père, de sa haute taille, essayait de couper la langue aux rumeurs: ce peuple avait encore de la moralité, voyez comme les femmes des mobilisés triment, quel natif de ce lieu se laisserait aller à l'espionnage, et, dans ce pays agricole et vigneron, un saucisson ou un pain blanc de ferme offerts en cadeau n'avaient rien à voir avec le marché noir... Et, disait-il en haussant le ton et en fronçant les sourcils afin d'être pris au sérieux, je vous rappelle que *toute personne prise en flagrant délit de propagation de faux bruits sera immédiatement déférée à l'autorité judiciaire militaire*. En revanche, si sa fonction l'obligeait à répercuter, pour les faire respecter, les décisions gouvernementales, personne ne pouvait l'empêcher d'éprouver de la méfiance — à condition de garder ce sentiment pour soi — envers l'atelier de mécanique, tenu par des catholiques, ces papistes qui se prosternent devant des images taillées et obéissent aveuglément à Rome. Il n'aurait pas engagé sa réputation de représentant de la loi à propos de ces gens. Le commerce avec l'Allemagne n'était pas interdit, mais lui n'aurait jamais pu travailler avec des fauteurs de guerre qui, chaque jour, trahissaient l'un des commandements les plus importants du monde civilisé: « Tu ne tueras point. »

Et cette méfiance s'était-elle manifestée au moment où il avait aperçu Moïse-sauvé-des-eaux, endormi dans son berceau de terre au pied de la glycine? Jamais, au grand jamais, il n'y avait pensé, dira-t-il plus tard. Ce garçon était arrivé au

moment où des pasteurs étaient arrêtés à Lyon et à Marseille. On s'en était pris aux juifs, on recommençait avec les protestants... Son ascendance huguenote lui valait une grande culture religieuse, la Bible et le Nouveau Testament n'avaient pas de secret pour lui. Le peuple d'Israël était lié à la chrétienté, disait-il, tout en expliquant comment la mort et la résurrection du Christ avaient été voulues par Dieu. Sans le peuple juif, comment la Révélation aurait-elle eu lieu ?

Ces querelles théologiques m'échappaient. Seule m'importait l'autorisation de rester, le soir, dans le jardin, à regarder la nuit de l'été. L'immensité était là, à portée de moi, sans frontière, au-delà des mots. Je demeurais de longs moments dans une tiédeur parfumée aux pois de senteur, à chercher les étoiles, à m'imprégner de tous ces scintillements, qui, venant à ma rencontre, m'invitaient sur leurs rayons et corrigeaient la lumière diurne toute frémissante des désordres humains. Je filais tout au fond du jardin, me dissolvais dans le silence, laissais passer au-dessus de ma tête la voix grondante de ma mère, toujours à ma recherche, et, dans un coin, là où je la savais incapable de me trouver, j'attendais la venue de grand-père. Il m'élevait alors dans les airs, me serrait dans ses bras et me portait dans mon lit, endormie parfois. J'avais la certitude qu'il interdirait à ma mère de me punir : « Laisse-la, dirait-il en me serrant très fort contre lui, laisse vivre cette petite, son père est absent, sa sœur est à l'hôpital et toi, tu es tout le temps de mauvaise humeur... »

Je l'attendais, en frissonnant parfois, dans l'instant suspendu à la nuit.

Grand-père avait élevé ses enfants dans une austérité dénuée de tendresse et reportait sur ses petits-enfants l'affection que ses principes l'avaient empêché de donner. Plus tard, alors que je commençais à m'intéresser à ce qui s'était passé avant ma naissance, il m'a parlé du temps de sa jeunesse, où la brièveté de la vie engendrait des orphelins, voués ensuite au rejet ; il disait les orphelinats et me décrivait des bagnes ; il connaissait les bourgades agricoles, trop pauvres pour entretenir des orphelins à ne rien faire et lui, qui les avait vus, savait la peine des enfants misés sur la place publique, livrés à des paysans qui leur pinçotaient les joues pour s'assurer de leur santé avant de les embarquer. Il affirmait qu'ils devenaient invisibles ensuite : s'ils dormaient en classe, se promenaient en haillons, couverts de bleus et de vermine, ou se jetaient dans les bras de la mort, personne ne se souciait d'eux parce qu'ils n'étaient à personne. Et grand-père, qui au cours de sa vie de gendarme avait souvent changé de domicile, en avait rencontré un grand nombre et avait, du même coup, mesuré son impuissance à inverser le cours des choses. Il avait mieux compris la dureté de ses parents à son égard : puisqu'on ne pouvait empêcher les gens de mourir avant d'avoir fini d'élever leur progéniture et la vie d'être pleine d'embûches, il était de leur responsabilité d'aguerrir les enfants le plus tôt possible au lieu de les laisser s'acagner dans le cocon familial. Tous ces principes s'étaient envolés avec la venue des petits-enfants et, cela, ma mère le lui avait parfois reproché mais, avait-il objecté, un

grand-père est là pour laisser sa tendresse sur terre avant de mourir, et, puisque ta pauvre mère s'en est allée avant que d'avoir pu pouponner, pourquoi n'aurais-je pas le droit de le faire à sa place ?

Ces propos faisaient pleurer Rose, ma mère, qui n'avait que ses larmes pour se défendre. Elle pleurait sur la misère du monde : la guerre de 1914, la grippe de 1918, le tremblement de terre de 1925, la guerre présente, les civils jetés sur les routes ; elle pleurait sur ses malheurs personnels : la mort de sa mère, la tristesse de son père, l'absence de son mari, le sort de sa fillette qui logeait, depuis que j'avais des souvenirs, plus souvent à l'hôpital qu'à la maison.

Maman Rose passait beaucoup de temps *là-bas* : « Elle préfère utiliser ce terme, m'avait expliqué grand-père, pour elle le mot *hôpital* est impropre, elle déteste la maladie, être en vie c'est être debout, l'alitement lui fait peur, et puis elle a de la peine à comprendre que *là-bas* on essaie de lui soigner Madeleine. Elle croit qu'on la lui tue à petit feu. »

Madeleine... ma sœur aînée, je vais trouver ta grande sœur, disait-elle en se tournant du côté de *là-bas*, où je n'osais l'accompagner, sauf en de très rares occasions, parce que c'était dangereux ou pernicieux, le mot hésite à s'imposer. Cette maladie était entourée de tant de silences et d'allusions qu'il m'était difficile d'en avoir une idée claire. Ma mère était persuadée que, en évitant de prononcer le mot de la chose, la maladie finirait par quitter le corps de sa fille, et l'époque était au secret médical : les

médecins-mandarins évitaient de jeter leurs diagnostics en pâture à ceux qui n'avaient aucune connaissance dans ce domaine. Ma mère suppliait, laissez la petite ici, près de moi, si vous me la transportez plus loin, dans un hôpital plus grand, je ne pourrai pas aller la trouver tous les jours, je n'ai pas assez d'argent pour payer le train et j'ai beaucoup de travail à la maison et au jardin avec mon mari mobilisé, même si mon père m'aide...

En fin de compte, la guerre, racontée par grand-père et dont je percevais parfois des traces en observant la rive d'en face, avait plus de réalité que cette sœur et sa maladie. En été, on l'autorisait à rentrer à la maison pour quelques jours. Tout en moi s'impatientait : j'attendais les jeux de cache-cache, de chat perché ou de balle... mais voilà qu'elle arrivait pour rester couchée presque toute la journée, plus transparente qu'un papillon blanc, on voyait son sang à travers la peau, les battements de son cœur sous sa robe, ses jambes ressemblaient à des flûtes, ses bras à des aiguilles à tricoter. Quand elle était à la maison, les voix se faisaient basses, pas de cris, pas de pleurs, pas de rires, je retenais ma respiration, marchais sur la pointe des pieds pour montrer que, par ces égards, je participais à sa guérison. Cette poupée en porcelaine, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, me transperçait lorsque j'étais autorisée à entrer dans la chambre pour la regarder... Elle parlait peu. Ceux de *là-bas* m'interdisaient de la toucher ou de l'embrasser... je restais quelques secondes à contempler cet oiselet tombé du nid, puis une nécessité irrépressible me poussait à courir jusqu'au fond du jardin, la course atténuait

les peurs qui s'étaient emparées de moi, j'allais au bord de l'étang, ah ! si j'avais pu attraper une libellule, examiner de plus près la couleur incroyable du corselet, tout en souhaitant, à cet instant, être frappée d'une douleur intense pour essayer de ressembler à cette sœur qui me fascinait en même temps qu'elle m'agaçait par son immobilité. Je changeais d'idée à propos des libellules, qui piquaient m'avait-on assuré, me remettait à courir puis m'arrêtais pour écouter tous les grondements à l'intérieur de moi... Trop occupée à reprendre mon souffle, j'avais oublié, une fois de plus, de demander à Jésus de guérir ma sœur, ainsi que me l'avait recommandé grand-père. Au bout d'un temps indéfinissable, je sortais de cet état de confusion en murmurant, *là-bas*, qu'elle retourne *là-bas*...

Je me sentais tellement bête et inutile et indécise quand elle était à la maison...

Une fois, une seule fois, profitant de ce que maman Rose était à l'autre bout du jardin, je me suis approchée d'elle et, avec une audace qui m'étonnait moi-même, je lui ai dit ma tristesse de ne pouvoir rester avec elle, j'aurais voulu porter sa maladie sur mon dos, échanger mes bras et mes jambes, j'ai dit cela en même temps que l'idée m'inquiétait : comment marcher avec des jambes-flûtes-au-sel, comment porter le chat ou grimper aux arbres avec des bras-aiguilles-à-tricoter ? Et ces mots, *porter ta maladie sur mon dos, échanger mes bras et mes jambes*, l'avaient enveloppée d'une lumière dorée ; ses yeux venaient à moi avec la même légèreté que des bulles de savon et le souffle que je percevais la

transfigurait. J'avais répété, pour prolonger ce bonheur peint sur son visage, je vais porter ta maladie sur mon dos, te donner mes bras et mes jambes, et, redisant cela, j'avais compris, en même temps, que si je voyais le monde du jardin, elle le voyait de sa maladie. Cette rencontre choc me prouvait que la vie prenait des formes inattendues. À un moment, j'avais même eu la sensation qu'elle était sortie de son lit pour me murmurer à l'oreille qu'elle serait bientôt soulagée de ses maux, que nous pourrions jouer dehors ensemble... La réalité a fait basculer la magie de l'instant quand j'ai entendu la voix maternelle protester aigrement, mais qu'est-ce que tu fais là, et tu as laissé la porte ouverte, un courant d'air, un simple petit courant d'air peut lui être fatal. Qu'est-ce que ça veut dire, fatal? Et, se raclant la gorge, elle avait répondu, elle peut s'enrhumer, et le rhume c'est très mauvais pour ce qu'elle a... Je me suis retirée sans recevoir de fessée, emportant avec moi la certitude qu'un tel moment ne se reproduirait pas. Avant de reprendre son visage de poupée en porcelaine, les yeux de Madeleine m'avaient encore dit que tout était bien ainsi, et je suis retournée dans le jardin. Cette fois, aucune angoisse ne m'a mordu le cœur et je n'ai pas ressenti le besoin de courir.

Après cela, j'ai retrouvé mes habitudes, grand-père, mes jeux et Jehanne, ma cousine par les mères, auréolée d'une qualité indélébile : elle était ma cadette d'une année et devait obéir à mon commandement... Quand Hortense promenait Jehanne de notre côté, les après-midi d'été s'écoulaient comme l'eau du ruisseau le long du chemin de

terre: des gouttes brillantes sautillaient sur les pierres, avec un bruit joyeux. Parfois venaient des heures sombres, quand la bouderie du soleil effaçait la rive d'en face; après l'orage, le ruisseau, tout grimaçant, menaçait de déborder; ma mère et ma tante le suppliaient de se calmer, de ne pas envahir la maison, comme cela était arrivé une fois ou deux, mais c'était un cours d'eau de peu d'importance, alors il acquiesçait le plus souvent. Ma cousine et moi faisons la paix. Hortense, tenant Jehanne par la main, repartait par le chemin de terre tout en surveillant le niveau de l'eau, et promettait de revenir le plus vite possible.

— C'était un bel après-midi, disait-elle en empêchant sa fille de sauter dans les flaques.

Chaque fois, je les suivais du regard lorsqu'elles descendaient le chemin et j'attendais leur engloutissement par le tunnel avant de retourner à mes affaires.

Jehanne et sa mère rentraient chez elles en partant par le bas; ma mère empruntait un chemin de traverse pour aller *là-bas*, juste une heure aller et retour, implorait-elle en direction de grand-père, et, au moment de contourner le champ de blé, ce virage faisait danser les fleurs jaunes de sa jupe céladon. Je travaillerai plus longtemps ce soir, promettait-elle avant de disparaître complètement. Pendant les absences de mon père, grand-père aidait ma mère dans la production de fruits et de légumes, qu'il fallait ensuite récolter pour les écouler. Il avait aussi engagé un aide-jardinier, dont le travail réel tenait presque de l'imaginaire. C'était un quadragénaire

usé par l'alcool, un vieux garçon qui travaillait pour boire, connu sous le sobriquet de Bengame, peut-être parce que sa figure avait le rougeoiement d'un feu de Bengale. Grand-père éprouvait de l'indulgence pour ce solitaire qui avait eu un mauvais départ dans la vie, voilà l'explication qu'il donnait sans aller plus avant dans les détails, l'époque n'était ni aux confidences ni à l'apitoiement.

Bengame aimait rire, le « mauvais départ » ne l'empêchait nullement d'amuser les autres et de recevoir, en contrepartie, des verres à boire. Plus il était ivre, plus il était drôle — jusqu'au moment où il s'effondrait, au bistrot, ou entre deux lignes de haricots. On l'avait même retrouvé à califourchon sur des courgettes. Ma mère était choquée : comment pouvait-on détruire sa santé de cette manière alors que Madeleine luttait de toutes ses petites forces pour vivre ? Grand-père soutenait que, en temps de guerre, on n'avait pas d'autres solutions et Bengame a une qualité qui compte par les temps qui courent : quand on l'envoie seul en forêt chercher du bois, il revient le soir avec un char bien chargé. Peut-être a-t-il moins soif à l'abri des arbres, ou la forêt le protège-t-elle de ses démons ? Bengame, long et sec comme une baguette parisienne, allait clamer partout qu'il était chef jardinier chez nous. Ça lui permet d'avoir du crédit dans les bistrots, entendait-on, et grand-père s'en amusait tandis que ma mère désapprouvait de la tête, vivement que la guerre soit finie, qu'on ne le revoie plus, murmurait-elle. Ce souhait banal, exprimé au même instant par des millions d'autres personnes, appartenait aux très rares signes d'opposition

qu'elle osait risquer face à un père persuadé de la supériorité masculine. Mais cette tolérance envers Bengame avait ses limites tout de même et grand-père ne pouvait s'empêcher de manifester son soulagement à la fin des récoltes, quand légumes et fruits étaient stockés pour l'hiver. Les saisons passaient, c'était inéluctable, aucune bombe n'empêcherait la terre de tourner autour du soleil. Mon père revenait de temps en temps, ramassait les feuilles, faisait des feux dans le jardin, bêchait, rangeait, puis repartait. Grand-père le persuadait que les Fritz étaient bientôt au bout du rouleau, tout le monde commençait à parler d'après-guerre. Même s'il détestait les bolcheviques, il admettait qu'ils étaient en train de donner de grands coups de sape dans l'invincibilité allemande sur le front de l'Est et la grande opération militaire des Alliés, qui devait libérer l'Europe par l'ouest, se faisant attendre, du coup, ce sont les Russes qui prennent de l'importance et cela, toute l'Europe le payera ensuite, soupirait-il...

Grand-père aimait raconter l'agonie de la guerre.